Linx
Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

56 | 2007
Linguistique des genres

Contribution à une linguistique néo-saussurienne des genres de la parole (2) : analyse des valeurs d'indexicalité interlocutoire de *on* selon les genres textuels

Denise Malrieu

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/linx/377
DOI : 10.4000/linx.377
ISSN : 2118-9692

Éditeur
Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2007
Pagination : 157-178
ISSN : 0246-8743

Référence électronique
Denise Malrieu, « Contribution à une linguistique néo-saussurienne des genres de la parole (2) : analyse des valeurs d'indexicalité interlocutoire de *on* selon les genres textuels », *Linx* [En ligne], 56 | 2007, mis en ligne le 21 février 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/linx/377 ; DOI : 10.4000/linx.377

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Contribution à une linguistique néo-saussurienne des genres de la parole (2) : analyse des valeurs d'indexicalité interlocutoire de *on* selon les genres textuels

Denise Malrieu, UMR MODYCO, Paris X
dmalrieu@u-paris10.fr

1. Les objectifs

Je reprendrai les propositions de S. Bouquet (*Langages* n° 153) concernant la possibilité de faire se rejoindre linguistique de la langue et linguistique de la parole : la linguistique de la langue dans ses grammaires ne décrit que des parties détachées de sens, la linguistique de la parole va définir une pragmatique du sens qui a trait au genre et à la façon dont des traits suprasegmentaux du texte global et de ses sous-ensembles, vont contraindre l'analyse grammaticale du segmental. Le constat de la très grande diversité des usages du *on* selon les domaines et genres de textes m'a amenée à faire des hypothèses sur le réglage de cet usage par les genres.

La démarche dessinée ici voudrait préciser les thèses de Bakhtine sur la normativité des genres. « Le vouloir dire du locuteur se réalise avant tout dans le choix d'un genre de discours. Nous disposons d'un riche répertoire de genres de discours oraux (et écrits). Ce choix se détermine en fonction de la spécificité d'une sphère donnée de l'échange verbal, des besoins d'une thématique, de l'ensemble constitué des partenaires. Pour parler nous nous servons toujours des genres du discours, autrement

dit, tous nos énoncés disposent d'une forme type et relativement stable de structuration d'un tout. Si les genres du discours n'existaient pas, et si nous n'en avions pas la maîtrise, et qu'il nous faille les créer pour la première fois dans le processus de la parole, qu'il nous faille construire chacun de nos énoncés, l'échange verbal serait quasiment impossible.

Le locuteur reçoit outre les formes prescriptives de la langue commune, les formes non moins prescriptives pour lui de l'énoncé, c'est-à-dire des genres du discours – pour une intelligence entre locuteurs ces derniers sont aussi indispensables que les formes de langue. »

On peut reformuler comme suit les différentes composantes du genre dessinées par Bakhtine :

i) les modalités physiques de la communication : écrit, oral, support de la communication, contraintes de la situation d'énonciation marquant entre autres les modalités interlocutives.

ii) Socialité et structuration sociale de l'échange : normativité des faces et des modes d'adresse, registres de langue plus ou moins soutenus.

iii) le domaine d'activité et la *thématique* de l'échange : normativité des domaines : type de rapport à la langue et types de discours : mode de référenciation et désignation, de cohérence discursive, de construction des actants, d'argumentation, etc[1].

iv) le genre textuel (oral ou écrit) en tant que « forme type et relativement stable de structuration d'un tout », mettant en jeu de façon réglée différentes sémiotiques dans un champ donné de pratique : le genre condense les instructions liées au contrat énonciatif (roman vs autobiographie) ; la structuration du signifiant au niveau global, indexe la fonction discursive d'une partie par rapport au tout, et donne des instructions interprétatives propres aux parties.

La notion de genre doit apporter des informations sur les conditions de possibilité de types d'énoncés à l'intérieur de la normativité des pratiques culturelles, c'est-à-dire apporter des éléments pour départager l'acceptabilité de tel énoncé, que le système de la langue ne fournit pas, éléments qui renvoient à une énonciation centrée non pas sur le sujet mais sur les formes de dialogalité informées par le genre et aux dimensions réflexives de la parole. En prenant comme objet les variations de l'usage du *on* selon les genres, je ne réduis pas la question à la référenciation mais l'objet est plutôt de définir des familles de types d'énoncés où *on* a été choisi pour référer. Sans forcément adopter le point de vue kantien des schèmes a priori soutenu par Forest (2003), on peut envisager l'énoncé comme un type ou signe linguistique. La problématique n'est pas seulement de définir en quoi le genre appellerait l'usage privilégié de certains types mais aussi de repérer les discordances ou tensions entre le système de la langue et les conditions de sa mise en œuvre dans l'énonciatif. La normativité du genre comme source de la variation.

---

[1] Même s'il est commode d'opposer de ce point de vue discours politique, scientifique, poétique par ex, il ne me paraît guère possible de parler de « discours de domaines », car, à l'intérieur d'un domaine, les genres sont très hétérogènes et ce sont eux qui peuvent donner lieu à analyse contrastive.

2. La démarche

Dans son article programmatique sur la typologie et la caractérisation des genres littéraires, Schaeffer (2006) nous dit : « Nous devons mettre les caractéristiques identifiées par les noms [de genre] en rapport avec une analyse indépendante des textes identifiés par ces noms (…). Il est important en effet que l'analyse textuelle soit menée par des moyens indépendants. Ceci implique que nous devons disposer d'une méthode ou mieux d'un ensemble de méthodes, mises au point pour étudier les discours et les textes, indépendamment de la problématique générique. Il nous faut en somme nous engager dans une analyse stratifiée des textes, commençant au niveau linguistique et finissant au niveau des macrostructures discursives, par exemple de type narratologique ou thématique. Il nous faut aussi prendre en compte la dimension temporelle de la série des textes identifiés par un même nom. »

S. Bouquet, de son côté, pose que la linguistique du genre revient à opposer deux énoncés homonymes différenciables par au moins un trait grammatical induit par le genre.

Les deux programmes sont différents : celui de Schaeffer serait d'établir une caractérisation linguistique et discursive des genres par approche quantitative sur corpus, celle de Bouquet serait d'identifier quels sont les traits de genre qui contraignent l'interprétation sémantique (via la grammaire et la syntaxe) de l'énoncé. La proposition de S. Bouquet, si elle est justifiée dans son exigence de rester sur le terrain de la linguistique, présente l'avantage de ne reposer sur aucune typologie a priori des genres ; si elle paraît praticable pour des contextes oraux restreints, elle pose des problèmes pour les énoncés attestés dans les textes sur lesquels il est difficile de projeter fictivement un genre et présente des limites, celles de l'imagination du linguiste concernant l'existence d'une ambiguïté sémantique sur des énoncés isolés. De plus, la linguistique des exemples (vs de corpus) a du mal à prendre en compte la complexité sémiotique des genres textuels, leur complexité structurelle et effets à longue distance, du fait de la tradition logico-grammaticale restreignant la linguistique à la linguistique de la phrase. Est-il possible d'établir un pont entre les deux démarches ? Je dirai qu'une passerelle est lancée.

Le programme de Schaeffer pose plusieurs questions : qu'entend-il par « il est important que l'analyse textuelle soit menée par des moyens indépendants » ? Préconise-t-il l'emploi des méthodes objectivantes telles l'analyse factorielle de traits morpho-syntaxiques ou lexicaux? La démarche proposée ici diffère de l'analyse quantitative lexicométrique dans la mesure où l'analyse factorielle classique travaille sur les mots isolés et ne peut caractériser la sémantique de ces unités qu'en réinjectant dans les graphiques d'analyse factorielle une sémantique lexicale décontextualisée donc doxique, en risquant d'attribuer une cohérence sémantique a posteriori aux cooccurrences observées, lieu des interprétations compulsives éminemment incontrôlées. L'articulation d'une sémantique interprétative et de la linguistique de corpus n'est pas encore élaborée, cette dernière devant déplier, désintriquer les dimensions hétérogènes de la parole, implique, pour être efficace, une théorie des genres : celle-ci exige d'élaborer une pragmatique expérimentale, i.e. de travailler au niveau de l'énoncé (dans ses propriétés grammaticales, syntaxiques, prosodiques) plongé dans un contexte dont on fait varier les propriétés. On serait ainsi à l'opposé de l'analyse indépendante des genres

et des propriétés textuelles que propose Schaeffer, puisque la définition des genres serait relative aux nécessités de l'interprétation locale ; et réciproquement, la finesse de l'analyse grammaticale dépendra de la richesse et de la diversité du corpus analysé. À la différence des démarches purement quantitatives, la démarche adoptée ici s'adosse à la compétence interprétative du lecteur pour rendre compte de l'interprétation par l'analyse différentielle des traits segmentaux et suprasegmentaux.

En conséquence, ma démarche diverge aussi de la proposition de Schaeffer quant à la chronologie des analyses, puisque, comme on le verra, c'est la méthodologie qui conjoint les différents niveaux d'analyse textuelle (en l'occurrence la méthodologie XML) qui autorise l'analyse différentielle de tous types de traits portés par une unité du texte. Ce type de modélisation empirique, suppose évidemment des hypothèses sur les traits de genres pertinents comme une modélisation des traits grammaticaux différentiels du morphème. L'idée retenue est donc de travailler sur des textes attestés et de définir un corpus comme un ensemble de données expérimentales dont on va faire jouer de façon différentielle certains traits de genres pour l'analyse comparative des traits grammaticaux du morphème.

Une première définition a priori des genres textuels tient compte à la fois des domaines d'activité (littérature vs journalisme), des champs génériques (genres narratifs vs théâtre vs poésie), des genres (dans les genres narratifs, on distinguera le conte, le roman, la biographie, etc.) (Malrieu & Rastier, 2001). Mais une définition plus précise doit parvenir à articuler les 4 facteurs cités plus haut de façon systématique et différentielle.

En tant que pronom personnel et pronom indéfini, le *on* touche à un grand nombre de domaines de l'énonciation dans la langue :

– dans le rapport de l'énonciateur à autrui, le *on* concerne a) l'interlocutivité et l'attribution des discours aux différents participants potentiels de la scène énonciative (indexicalité interlocutoire) ; b) il concerne aussi la socialité, liée aux rôles sociaux et aux normes d'adresse selon les contextes d'interlocution ainsi que les registres de parole plus ou moins soutenus ; c) l'intersubjectivité et l'échangeabilité des points de vue, mais aussi réflexivité du locuteur ; d) les phénomènes d'assomption ou d'effacement du locuteur.

– dans le rapport de l'énonciateur au monde dicible, le *on* touche à la référentialité, l'indexicalité intratextuelle, et l'actualisation dans la construction d'un univers partagé : déixis, anaphore et définitude.

– Dans l'actanciation, le *on* portant le trait +Humain, et le trait argumental +Sujet, va interagir avec la voix, ergativité et patientivité, en particulier dans le discours sur ego et dans les énoncés où ego est objet direct ou indirect du verbe dont *on* est le sujet.

Notre analyse se centrera sur les deux premiers aspects : les rapports d'interlocution et la référentialité : la grammaire différentielle de *on* proposée par S. Bouquet est relative à l'indexicalité des pronoms personnels. Ne sont pas envisagés les formes syntaxiques vicariantes du *on* non sujet, ni les phénomènes liés à l'actanciation, ni les formes équivalentes du *on* (certains impersonnels et formes infinitives ou passives par ex). Dans la démarche dessinée ici, l'analyse différentielle peut prendre deux formes : analyse quantitative des répartitions de valeurs selon les genres, i.e. des corrélations entre traits de genres et traits grammaticaux, analyse qualitative des

processus interprétatifs induits par le genre (cf. 3.2 et 3.3). La première tâche qui m'incombe ici est donc de définir les traits de genres.

2.1. Le corpus et les genres

2.1.1. Le corpus : il se compose de 6 romans dont 5 de M. Duras (*Un Barrage contre le Pacifique*, *Moderato cantabile*, *Dix heures et demi du soir en été*, *L'Amant de la Chine du Nord* (ACN), *Le Ravissement de Lol V. Stein*, un roman de Stendhal, *La Charteuse de Parme* ; un ouvrage d'entretiens entre MD et une journaliste, série d'entretiens retranscrits de façon fidèle, *Les Parleuses* ; *La vie matérielle* est une série d'entretiens (propos retranscrits entre MD et Jérôme Beaujour, retravaillés par l'auteur, en cela il se distingue des *Parleuses* : il s'agit d'une écriture d'auteur) ; enfin deux ouvrages recueils d'articles de presse grand public écrits sur plusieurs années par MD : *Outside* et *Le monde extérieur*.

Genre	Nb d'ouvrages	Nb de mots
romans	6	399366
Entretiens (bâtons rompus) Parleuses	1	68822
Entretiens retravaillés	1	35345
Recueils d'articles de presse	2	140119

Tableau 1 : Composition du corpus

Le sous-corpus d'articles de presse se compose de 16 récits hétérodiégétiques, 29 récits autobiographiques, 13 interviews, 26 commentaires d'oeuvre, 22 commentaires d'actualité, 20 articles de réflexions générales.

Les traits pris en compte dans la constitution du corpus peuvent être décrits dans l'arborescence suivante :

- fiction
  - +oral retranscrit (entretiens)
    - + interview dissymétrique (-familiarité)
      - discours descriptif sur ego : *Outside*_entretiens
    - - interview dissymétrique
      - +Discussion à bâtons rompus (+familiarité) : *Les parleuses*
      - -Discussion à bâtons rompus (propos recueillis)
  - -oral retranscrit (articles)
    - + récit
      - - discours rapportés (discours du narrateur)
        - + homodiégétique. (autobiographique) :±PRES : *Vie matérielle, Outside, Monde extérieur*
        - - homodiégétique : *Outside*_récit
      - + discours rapportés (DD, DI, etc.)
    - - récit
      - + réflexions générales : *Vie matérielle*_réflexions
      - - réflexions générales : *Monde extérieur*_commentaire d'actualité
- + fiction (roman)

- discours rapportés (discours du narrateur)
+ extradiégétique
+ homodiégétique.
- homodiégétique (hétérodiégétique)
+ focalisation interne : *Dix Heures*
- focalisation interne : *Moderato*
- extradiégétique (intradiégétique)
+ homodiégétique : JE narratorial
+PRES : *Ravissement 2*
-PRES :
- homodiégétique (hétérodiégétique) :
+NARR effacé (on) : +PRES : *ACN,*
-PRES : *Un Barrage, La Chartreuse*
-NARR effacé (Je) : *Ravissement 1*, ±PRES

+ discours rapportés
+ Discours direct (DD)
+dialogue : +PRES :
+familiarité : *Dix Heures, Barrage, ACN*
- familiarité : *Chartreuse, Moderato,*
- dialogue : -PRES : récit évènementiel d'ego : *Un barrage_récit_1S*
- DD (autres discours rapportés) : MI : *Chartreuse* ; MIN : *Chartreuse, Dix Heures*

On peut, à un premier niveau, opposer les genres fictionnels aux genres non fictionnels. Dans les genres non fictionnels les interlocuteurs sont explicitement définis par la situation interlocutive, alors que les genres fictionnels changent le centre déictique par mimésis de l'interlocution non fictionnelle.

On peut opposer dans les genres non fictionnels, les genres oraux retranscrits (interview, entretien discussion) aux genres écrits (récits ; réflexions générales, commentaires d'actualité) sur le trait de l'interlocutivité directe vs médiée.

Examinons tout d'abord *les genres oraux non fictionnels* représentés dans le corpus :

– En ce qui concerne les entretiens (échange dual en face à face) : on peut distinguer les *entretiens informels* (discussion à bâtons rompus où les rôles sont quasi symétriques) vs *interview dissymétrique* où les rôles sont bien distincts et plus formels vs *propos recueillis*. L'indexicalité extratextuelle interlocutoire du locuteur amplifiée à l'allocutaire sera quasi absente chez l'interviewé, plus présente dans la discussion à bâtons rompus, quasi absente dans les propos recueillis. Dans une *conférence publique*, échange en face à face formel réglé, le *on* peut désigner l'allocutaire pluriel comme le locuteur, de même dans un roman, mais pas le *je* amplifié à l'allocutaire singulier.

– Dans le *récit évènementiel d'ego en face à face*, selon que les relations interlocutoires sont entachées de familiarité ou pas, le *on* désignant le locuteur amplifié sera admis ou non à la place du *nous*.

– *Dans l'entretien asymétrique*, selon la thématique de l'entretien, l'interviewé peut avoir un discours sur « le monde », objets non interlocutifs ou au contraire sur un ego délocuté. Dans ce dernier cas, l'activité discursive peut être de type narratif ou de description de soi en tant que représentant d'une classe ou en tant

que membre d'un groupe social. Je renvoie à la partie 4 pour une ébauche des traits distinctifs des deux types de discours (*discours sur ego membre de la classe* vs *du groupe)*.

– Dans les *genres écrits non fictionnels*, la présence du locuteur et l'adresse au lecteur peuvent être marquées ou effacées. Les récits d'articles de presse sont généralement des documentaires à visée proche de la fable, l'auteur est en relation interlocutive plus directe avec son lecteur que dans le récit fictionnel et peut se permettre de faire union avec lui pour emporter son adhésion.

Dans les écrits narratifs fictionnels, le cadre change.

Ainsi, **dans le roman**, les *rapports énonciatifs du narrateur* sont par définition marqués par :

– la place du narrateur (présente ou effacée) : en accord avec Genette (1983) on peut affirmer des degrés variables de présence du narrateur.

Le trait *intradiégéticité* entraîne la présence d'une indexicalité extratextuelle interlocutoire : *dans le discours du narrateur primaire*, le je_1 désigne le narrateur, qui peut commenter son activité narrative, et/ou s'adresser au lecteur de façon explicite. Le choix du *on* plutôt que du *je* permet l'effacement énonciatif du narrateur, ou plutôt que du *tu*, l'adresse indirecte au narrataire (voir *La Chartreuse*). À la différence du récit oral, le *on* inclusif (du narrateur amplifié au narrataire) n'est guère envisageable. Le trait *extradiégéticité* exclut cette indexicalité dans le discours du narrateur. Le narrateur, comme le souligne Genette, est toutefois présent dans le récit, qu'il soit extra- ou intradiégétique, soit dans la construction de la scène et du point de vue : *on* sujet de verbes de perception (Rabatel, 1998) soit dans les modalisations épistémiques qui ponctuent cette donation[2]. Ce *on*, constructeur de point de vue et de focalisation du regard, est, comme dans le cinéma (cf. *l'ACN*) la façon d'englober le narrataire dans le *on* (Maingueneau, 2000).

Il faut ensuite examiner la combinatoire des traits extra-/intradiégéticité et homo-/hétérodiégéticité[3] : - comme dans toute interlocution mimétique, dans *l'extra-homodiégéticité*, le pronom je_1 du narrateur est effacé au profit du je_2 du personnage, sorte de désignateur rigide qui n'est défini que par les prédications internes au texte et ce *je* n'a pas d'allocutaire, même s'il convoque implicitement une interlocutivité (impliquée par la 1S) avec le narrataire ; le *je* reprend sa valeur d'indexicalité interlocutoire dans les situations interlocutives représentées de l'univers fictionnel. Le *on* désignant le narrateur ne peut exister que dans les activités narratives de construction de la scène (« on voyait ») ou dans les modalisations épistémiques (« on dirait, on eût dit »). Le *on* désignant le personnage correspond à un *je* amplifié par anaphore. On notera que dans le récit *intra- homodiégétique*, le je_1 du narrateur ne peut être remplacé par le *on*, comme c'est le cas pour le récit intra- hétérodiégétique.

---

[2] La présence du narrateur s'exprime aussi bien dans les choix entre discours narrativisé ou mimésis des différents discours rapportés.

[3] Nous n'envisageons pas ici toutes les configurations possibles de la personne narratoriale comme le fait Fludernick, (1996), en particulier le récit à la deuxième personne, qui favorise l'identification du lecteur.

Je dans le discours du narrateur	Récit homodiégétique	Récit hétérodiégétique
Récit intradiégétique (en *je* ou en *on*)	+IDX +EXT +ITL : *je*$_1$ du narrateur (*on* du narrataire, non du narrateur sauf par modalisation épistémique) +IDX +EXT -ITL=*je*$_2$ du personnage (*on*= *je*$_2$ du personnage amplifié par anaphore, ou par construction de la scène)	+IDX +EXT +ITL (*on*=*je*$_1$ du narrateur et *tu* du narrataire par effacement énonciatif) (*La Chartreuse*)
Récit extradiégétique	+IDX +EXT -ITL= *je*$_2$ du personnage (*on*= *je*$_2$ du personnage amplifié par anaphore, ou *on* par construction de la scène avec focalisation interne ou par modalisation)	Construction de la scène (« on voyait ») Modalisation épistémique (« on eût dit »)

Tableau 2 : valeurs indexicales extratextuelles du on *narratorial*

On notera aussi que le *je* homodiégétique, du fait de son statut non interlocutoire délocutif se voit rapproché de la troisième personne, ce qui rend compréhensible le passage de l'un à l'autre dans certaines œuvres, (voir dans *l'Amant*) voir aussi la 3S, dans le monologue intérieur narrativisé). On voit là les contraintes liées au genre : la prise de distance que représente le passage à la 3S dans le récit autobiographique romanesque ne sera pas autorisée dans le récit autobiographique.

– enfin, le rapport narrateur/narrataire est intrinsèquement marqué par la dissymétrie des savoirs et les *jeux épistémiques du narrateur*. L'omniscience du narrateur hétérodiégétique peut être assumée ou niée : l'omniscience niée (très marquée chez un auteur comme M. Duras) va se traduire par des modalités narratives de la non-transparence (dans la dénomination retardée ou absente, les modalisations épistémiques du doute et du non savoir, les référenciations indéfinies). L'intra- et hétérodiégéticité favorisent la déclaration de non-omniscience du narrateur et toutes les modalisations épistémiques concernant la construction d'univers[4] où le *on* sujet de modaux est fréquent (*on dirait,* etc.).

2.1.2. Le balisage du corpus

Je ne m'étendrai pas sur cet aspect (cf. l'auteur, 2007) : l'idée centrale est de travailler sur des textes intégraux en sauvegardant leur structure, d'attribuer par le balisage XML, en fonction des besoins de l'analyse, tout trait nécessaire à la description de toute unité textuelle, quelle qu'en soit la longueur. Le balisage adopté

[4] Cf l'auteur : « Type de narrateur et place du lecteur dans *Le ravissement de Lol V. Stein* », où je montre que la configuration intra- et hétérodiégéticité de la première partie du roman permet la meilleure interaction problématisante pour le lecteur. (www.modyco.fr)

concerne d'une part l'enrichissement du header[5] proposé par la TEI pour ce qui concerne le <textClass> : domaine, champ générique, genre et sous-genres définis plus haut, le balisage de la structure logique du texte est celui de la TEI ; dans les séquences textuelles, le balisage des discours rapportés pour l'analyse de *on* s'imposait, j'ai introduit des balises de types de discours rapportés, leurs segments introducteurs et incises. Cela permet de situer chaque occurrence de *on* à l'intérieur des univers de discours représentés (DR ou discours du narrateur) et de la caractériser par l'ensemble des traits hérités du texte et de ses sous-ensembles.

La liste des discours rapportés balisés est la suivante : le discours direct (DD) sous ses différentes formes ; le discours indirect, (DI), soit simple soit narrativisé (DIN) ; le monologue intérieur soit simple au DD (MI), au DI (MII), ou narrativisé (MIN souvent désigné DIL) ; le discours rapporté narrativisé (DRN souvent désigné DIL : « Il n'était pas bien, disait-il, et préférait rentrer »).

3 – Propriétés des énoncés et grammaire du *on*

3.1. Situations interlocutives, normes de socialité et usage de on

Concernant la socialité on peut distinguer ce qui relève de la norme dans un contexte culturel donné et ce qui relève du degré de proximité sociale et affective des interlocuteurs dans ce contexte, que je désignerai par *familiarité*. La norme interlocutive en français varie selon que l'on est dans un échange oral informel (conversation) ou formel (conférence) : dans les situations d'interlocution en face à face informelle interindividuelle, la norme est d'utiliser les pronoms interlocutoires. L'adresse à autrui par un pronom non interlocutoire (*il* ou *on*) établit une hiérarchie interlocutive avec traits d'ironie ou d'agressivité envers l'allocutaire. Dans l'échange en face à face formel, (conférence) le *on* peut s'adresser sans problème à l'allocutaire collectif. De même dans un écrit (article, roman) où l'allocutaire est un individu anonyme potentiellement collectif.

Le facteur de proximité sociale et affective joue dans le registre de langue, en particulier dans le remplacement du *nous* par le *on*, le *nous* devenant hypercorrect. Cet usage familier du *on* favorise une annexion qui ne se dit pas, de l'allocutaire.

Dans sa description des valeurs en discours de *on*, Moignet (1965, p.154 et sq) cite des exemples de remplacement de chacune des personnes du paradigme par le pronom *on*. Ces exemples sont tous tirés du théâtre classique du XVII^{e} siècle. Il n'est pas évident que cette omnivalence du *on* soit encore présente dans le français contemporain.

3.2. Interlocutivité et indexicalité interlocutoire des pronoms personnels

Dans cette partie nous envisageons les normes d'usage du *on* selon les situations d'interlocution et la façon dont *on* se situe par rapport aux pronoms de l'interlocution.

Certains ont soutenu la thèse que *on* était un nominal et non un pronom car il ne peut être anaphorique (Grévisse §461b), Rey-Debove (2001). Selon Moignet (1965),

[5] L'en-tête concerne toutes informations bibliographiques ou autres portant sur le texte dans sa globalité.

« le *on* ne s'intègre proprement à aucun des sous-systèmes des personnels purs existentiels simples ou doubles (nous, vous) ou anaphoriques (il). Il tend à remplir la case vide de 3S indéterminée et il se situe aussi au-delà de *ils*, sans être un pronom anaphorique. p. 28 : le *on* signifie la personne sujet animée indéterminée… Tout en étant rattaché à la troisième personne, …. il peut signifier n'importe quelle personne, il ne discrimine pas le masculin du féminin, et convient à l'expression des deux nombres… Sous une forme de singulier il s'apparente psychiquement au pluriel. »

Je m'appuierai pour l'analyse sur la grammaire des pronoms personnels proposée par S. Bouquet (article ci-joint[6]) et sur la révision par A. Joly (1987) du système de la personne de Benveniste.

En accord avec la critique qu'adressent A. Joly ou G. Moignet à Benveniste (qui fait à tort de la 3ème personne le pronom de « non-personne »), on distingue les personnes de l'interlocution (1 et 2) et les personnes hors interlocution (3). À leur suite, A. Joly distingue les pronoms prédicatifs, ontiques, sur le plan nominal de l'espace qui fonctionnent comme des noms (en particulier ils peuvent suivre une préposition ou le présentatif « c'est ») et les pronoms non prédicatifs, sur le plan verbal du temps, qui ne possèdent qu'une partie des propriétés du nom et n'existent que sous une forme liée à une fonction syntaxique (sujet *je* ou objet *me*). *On*, selon ces critères ferait partie des pronoms non prédicatifs puisque n'existant qu'en position sujet et ne pouvant suivre un présentatif.

On a donc les deux séries :

	Pronom ontique Prédicatif ou disjoint	Plan verbal, Pronom existentiel Non prédicatif ou conjoint	
		sujet	objet
Interlocutoire	moi	je	me
	toi	tu	te
Non interlocutoire	lui, elle	il, elle	le, la, lui
	3S Indéterminée : soi	on	se, te, vous, nous
Interlocutoire	nous	nous	nous
	vous	vous	vous
Non interlocutoire	eux, elles	ils, elles	les, leur
	3P indéterminée	on	

Tableau 3 : Plans nominal et verbal des pronoms personnels

On retiendra dans un premier temps comme traits inhérents de *on*, les traits /+Humain/, /+Sujet/, /+Pronom/, /-Défini/, /+3S/. En tant que pronom existentiel de la 3S, le *on* pourrait être assimilé à un pronom anaphorique dont la référence doit être construite, à la différence des pronoms interlocutifs, qui, eux, fonctionnent par référence déictique au contexte énonciatif[7]. Le fait que ce soit par les pronoms ontiques, (ils correspondent à une dénomination par monstration

[6] Je remercie S. Bouquet pour les discussions très enrichissantes qui m'ont permis une description systématique des valeurs référentielles du *on* et de mettre le doigt sur les problèmes de frontières entre les deux linguistiques.

[7] Sauf dans les usages génériques du *je*, du *tu*, du *nous* ou du *vous*.

déictique, ou par topicalisation), que le pronom *on* peut être glosé dans sa désambiguïsation référentielle tend à conforter cette hypothèse.

Quant à la hiérarchisation des ambiguïtés à lever selon les pronoms personnels, on pourrait la décrire ainsi : *je, tu*<*nous, vous*<*il, elle*< *on*. Le *on* participe à la construction d'une sphère d'empathie à partir du centre qui est le locuteur. Les pronoms *nous* et *vous*, généralement classés comme des embrayeurs, construisent une entité multiple qui peut être soit strictement déictique (moi+toi, toi+toi) soit à la fois déictique et anaphorique (moi+lui, toi+lui). *Nous* et *vous* supposent donc un travail interprétatif plus complexe que le *je* et le *tu*. Même si, dans certains genres, le *on* remplace le *nous*, la neutralisation du trait /−Défini/ de *on* implique *a priori* des opérations plus complexes que celle des pronoms *nous* ou *vous*.

Linguistique de la parole et processus interprétatifs

Une linguistique de la parole doit rendre compte de la donation de la référence par le sujet parlant et des processus interprétatifs (décider de la valeur en langue pertinente en contexte[8]) en réception. Le calcul de la référence est le résultat de l'interaction entre traits de l'énonciation et traits de la référenciation.

La *référenciation* peut être donnée soit par déixis soit par anaphore, soit par les deux à la fois si l'entité construite est multiple.

Dans *la référenciation exclusivement déictique*, la référence est donnée soit par les pronoms interlocutifs déictiques soit, pour le *on*, par l'acte de communication en face à face ; la référenciation exclusivement déictique peut donc conjoindre pronoms interlocutoires et non interlocutoires avec geste ostensif (arborescences IIa et IIb +DEI). Une linguistique de la référenciation exclusivement déictique suppose la définition de la prosodie et de la gestuelle interlocutoires.

La référenciation interlocutoire non exclusivement déictique conjoint adresse à l'allocutaire et référence anaphorique (IIb-DEI).

Dans *la référenciation anaphorique*, la référence de *on* n'est pas donnée par la coprésence dans la situation énonciative et l'adresse à l'allocutaire mais par un objet du discours présent dans le contexte gauche (anaphore) ou droit (cataphore).

L'*énonciation* peut être interlocutoire (incluant locuteur et/ou allocutaire) ou non interlocutoire.

Dans *l'énonciation interlocutoire* (+IDX/+ITL), on peut distinguer (Charaudeau, 1992) :

– *l'interlocution allocutive* qui met en jeu la déixis, interpelle l'allocutaire avec ses prosodies propres : injonction, impératif, exclamation, interrogation allocutive (par opposition à l'interrogation portant sur des énoncés génériques ou déontiques par exemple), différents modes d'interpellation.

[8] Je prends ici un point de vue sémasiologique, qui est le seul possible dans le travail sur corpus. Mais la discussion reste ouverte de savoir si l'étude de la langue en elle-même et pour elle-même n'implique pas de fait une pratique des genres du locuteur grammairien (donc une linguistique de la parole) qui est résumée dans la contextualisation des exemples et la prosodie nécessaire à leur interprétation.

– *l'interlocution élocutive* : où le locuteur est présent mais non l'allocutaire : la sphère d'empathie est celle du locuteur qui exprime à la 1S ses opinions, sentiments, avec des modalités épistémiques, optatives, volitives etc, le *on* (ou le *tu* ou le *vous*) est ici un ego délocuté, qui peut parfois être remplacé par un pronom 3S. Le passage de la 1S au *on* peut se décliner sous différentes formes liées au point de vue : point de vue générique (on = valeur +Hum +Universalité stricte générique), ego en tant que membre du groupe (+Universalité restreinte définie en contexte), ego en tant que membre de la classe (définie en contexte).

– *interlocution délocutive :* le locuteur et l'allocutaire sont présents en tant que délocutés. L'allocutaire n'est pas interpellé.

Dans *l'énonciation non interlocutoire*, le discours ne réfère pas aux interlocuteurs et porte sur des objets non interlocutifs.

Dans l'énonciation interlocutoire, la référence du *on*, locuteur amplifié à l'allocutaire seul (*on =nous=moi+toi*) sera inférée de façon différente selon les modalités d'énonciation :

– L'*interlocution allocutive* va favoriser le basculement de *on* vers les valeurs interlocutoires (*nous* ou *tu*) sans nécessiter la présence de l'embrayeur *nous* ou des pronoms ontiques *moi+toi*. Si les pronoms 2S, 2P ou 1P ne sont pas complément du verbe, le *on* est immédiatement identifié au *nous* (*toi+moi*) ou au *tu*. Ex : Pierre à Jacques : « *On s'en va? »* « *Non, on partira après le repas »* vs « *On t'attend ?* » où cette interprétation est bloquée par le 2S complément.

– La référence du *on* (*nous = moi+toi*) *interlocutoire délocutive* concerne un discours sur le moi+toi délocuté, ie hors temps de l'énonciation. Les modalités d'énoncé (le plus souvent assertion, description) sont ici plus ambiguës quant à la référence du *on* et peuvent nécessiter explicitation de la part du locuteur. Ainsi à l'oral, dans l'ex : X dit à Y : *« On s'est trompé((e)s) sur son compte.* », l'allocutaire peut interpréter le *on* soit comme générique, soit comme entité collective n'incluant ni le locuteur ni l'allocutaire, soit comme interlocutif ; l'ambiguïté sera levée soit par l'introduction du *nous* (qui implique obligatoirement le *je*) soit par l'introduction des pronoms ontiques. *« Toi et moi, on s'est trompé((e)s) sur son compte ». « Nous nous sommes trompé(e)s sur son compte ».*

La *référenciation interlocutoire non exclusivement déictique* conjoint référence interlocutive et référence anaphorique (IIb –DEI). La différenciation entre modalités allocutive et délocutive fonctionne ici aussi.

– *La référenciation interlocutoire non exclusivement déictique du locuteur amplifié à un non allocutaire* ne peut correspondre qu'à la modalité délocutive : « Moi et Jacques (nous) partons à 5h ». Dans cette modalité, le *on nous* se construit par la présence du *je* dans le contexte gauche (« J'ai rencontré Jacques hier. On a discuté jusqu'au soir. ») ; en son absence, le moi référent de *on* ne peut être élidé qu'avec un circonstanciel : « Pierre, Jacques et *moi*, *on* a discuté jusqu'au soir » ; « Avec Pierre et Jacques, on a discuté jusqu'au soir ».

« Elle nous aimait, mais elle n'a jamais été tendre, ma mère. Moi aussi, je me méfie de la tendresse. Jamais on ne s'embrassait chez nous, jamais on (=*moi+eux*) ne se serrait la main, » : Ici, *chez nous* a été ajouté et jugé nécessaire pour lever l'ambiguïté de *on*.

On voit que dans l'interlocution allocutive, la valeur *nous* (*moi+toi*) de *on* va être favorisée alors que dans l'interlocution délocutive du locuteur amplifié, le fonctionnement du *on* s'apparente furieusement à l'anaphore de *moi+toi* ou *moi+lui* et cette valeur de *on* nécessite soit la présence des pronoms interlocutifs (*je* ou *nous*) dans le contexte immédiat soit, dans un contexte autre que le discours direct, l'héritage du *je* narratorial du récit autobiographique ou homodiégétique.

– Dans le cas de *non indexicalité*, le *on* indéfini pur, générique, est massivement présent dans les énoncés doxiques, les énoncés déontiques, gnomiques, de vérité universelle, épistémiques (« on peut penser que »), autonymiques (« comme on les appelle »). Il est lié au présent intemporel de l'énoncé générique.

4. Les valeurs de *on* selon les genres

4.1. L'analyse fréquentielle de on *selon les genres et les DR*

Une analyse purement fréquentielle de l'usage du *on* peut-elle montrer des différences entre les genres définis a priori ?

La valeur comparative choisie pour le taux de fréquence est non pas le % de *on* / nombre de mots du genre ou du DR mais **le ‰ de verbes dont *on* est le sujet**. Il paraît en effet plus judicieux de rapporter la fréquence de *on* à la partie du discours à laquelle il est syntaxiquement lié.

	ROMANS						
	ACN	Barrage	Dix Heur	Moderato	Ravissement	Chartreuse	Total
Total	40,00	44,42	32,68	34,66	29,55	39,06	38,65
DD	63,00	67,15	52,85	42,19	38,97	30,59	44,41
DI	23,68	18,18				65,63	32,30
DIN	49,50	0,00				80,46	43,17
MI		0,00	39,22			31,34	29,68
Narr	32,03	29,03	21,78	25,61	26,63	45,68	34,57
Récit1S		74,48			26,09		36,72
MIN			49,53		20,98	8,40	36,44

Tableau 4 – Le taux ‰ de on*/nb Verbes dans les romans (discours narratorial et DR)*
Note : les cases vides correspondent à des DR de taille insuffisante pour être pris en compte.

	Discussion	Recueils d'articles									
	Parleuse	Total article presse	Entretiens	Propos recueillis	Récit hétéro	Récit autobio	Comm. Actua	Comm. Œuvre	Article critique	Réflexions	Préfaces
Total		83,06	80,99	71,01	86,23	82,00	82,88	89,45	77,11	96,37	76,35
DD	71,84	77,57	86,98	54,14							
Narr			57,83								

Tableau 5 – Le taux ‰ de on*/nb de Verbes dans les entretiens et articles de presse*

Commentaires des Tableaux 4 & 5 :

Qu'en est-il de l'opposition écrit/oral et de la surreprésentation souvent affirmée de *on* à l'oral ? On constate d'abord que les taux les plus élevés de *on* n'appartiennent pas aux genres oraux puisqu'il s'agit des genres « réflexions » (96,37) et « commentaires d'œuvre » (89,45) qui ne comportent pas de DD, suivis immédiatement par les entretiens dissymétriques (87) et les récits hétérodiégétiques (86).

Ensuite que le taux de *on* du DD dans l'ensemble des articles de presse (77,5) comme celui des entretiens asymétriques (87) est supérieur à celui des entretiens à bâtons rompus : 71,8 (*Les Parleuses*). Le taux de l'oral représenté dans les romans vient loin derrière (44,4), à une exception près : le récit en face à face à la 1S dans *Un Barrage* (74,4). Ces premiers résultats ne contredisent pas la haute fréquence du *on* à l'oral, comme l'atteste le fort taux des *Parleuses* ou des entretiens, mais ils montrent surtout la nécessité de sortir de cette opposition simpliste oral/écrit et de rentrer dans la définition précise des dispositifs énonciatifs des genres.

Qu'en est-il des DD dans les romans? Le taux moyen des DD sur les 6 romans est de 44,4, pour les romans de MD de 52,8. On peut d'abord noter que le taux est ici encore très variable selon les œuvres (de 39 à 67 pour les romans de MD, et seulement de 30,6 pour *La Chartreuse*). De fait *La Chartreuse* est le seul roman de ce corpus où le taux de *on* est plus faible dans le DD que dans le discours du narrateur[9].

En ce qui concerne le discours du narrateur, le taux de *on* varie chez Duras de 22 (*Dix Heures*) à 32 (*L'ACN*). Ces différences liées au type de narrateur seront élucidées plus loin. En tout cas, il est clair que le narrateur du roman durassien utilise moins le *on* que Stendhal dans *La Chartreuse* (45,7) et moins aussi que le narrateur durassien du récit journalistique (85)

Cette première approche purement fréquentielle montre donc de grosses disparités dans l'usage du *on* mais aussi des différences entre auteurs, entre narrateurs ou entre DD à l'intérieur d'un genre. De plus, on peut avoir pour des genres différents des taux très proches qui correspondent à des valeurs indexicales complètement divergentes. Cette approche ne permet donc pas de différencier les genres ni évidemment d'interpréter les variations. Pour les interpréter, il faut passer à une analyse grammaticale du morphème.

La démarche adoptée consiste à affecter à chaque occurrence de *on* du corpus balisé une position dans l'arborescence présentée ci-dessous, en distinguant toujours le discours du narrateur des interlocutions représentées. On décrira la répartition des *on* sur les différents nœuds de l'arborescence décrite ci-dessous :

4.2. Les noeuds de l'arborescence représentés dans le corpus sont les suivants[10]

1.1. Indexicalité extratextuelle interlocutoire du locuteur :
(+IDX/+EXT/+ITL/+ LOC/)

– non amplifié avec effacement énonciatif :

[9] Le discours du narrateur est défini dans un premier temps et première approximation comme le complémentaire des discours rapportés.

[10] Notre numérotation des nœuds ne reprend pas strictement celle de S. Bouquet mais on conserve la logique différentielle.

1.1.1. -AMP/+SING/ (interlocutoire du locuteur non amplifié) ON = Je

– amplifié à l'allocutaire exclusivement : (+AMP/+ALLO)

1.1.2. +SING/+EXCL/+MASC vs -MASC (ON = nous = moi + toi)

1.1.5. -SING/+EXCL/+MASC vs -MASC (ON = nous = moi + vous)

– amplifié à l'allocutaire et à des personnes hors interlocution (référence déictique amplifiée par anaphore) :

1.2.1.1. +AMP/+ALLO/+SING/-EXCL/+TIERSING/+MASC (ON=nous =moi+toi+lui)

1.2.1.2. +AMP/+ALLO/+SING/-EXCL/+TIERSING/-MASC (ON=nous=moi+toi+elle)

1.2.2.1. +AMP/+ALLO/+SING/-EXCL/-TIERSING/+MASC (ON=nous=moi+toi+eux)

1.2.2.2. +AMP/+ALLO/+SING/-EXCL/-TIERSING/-MASC (ON=nous=moi+toi+elles)

1.2.3. (ON = nous = moi + vous (vous = toi + *n* toi) + lui ou elle)

1.2.4. (ON = nous = moi + vous (vous = toi + *n* toi) + eux ou elles)

– amplifié par anaphore exclusivement 3S ou 3P :

1.2.5.1. +AMP/-ALLO/+SING/+MASC (ON = nous = moi + lui)

1.2.5.2. +AMP/-ALLO/+SING/-MASC (ON = nous = moi + elle)

1.2.6.1. +AMP/-ALLO/-SING/+MASC (ON = nous = moi + eux)

1.2.6.2. +AMP/-ALLO/-SING/-MASC (ON = nous = moi + elles)

1.2. Indexicalité extratextuelle interlocutoire de l'allocutaire : (+IDX/+EXT/+ITL/-LOC/)

- non amplifié :

1.1.10. -AMP/+SING/+MASC vs -MASC (ON = Tu, vous (politesse))

4.3. Analyse des résultats[11]

On a réparti dans les deux tableaux 7 et 8 les résultats sur l'indexicalité extratextuelle interlocutoire concernant les textes fictionnels et les textes non fictionnels.

4.3.1 : Le poids des trois types d'indexicalité

On constate que *l'indexicalité extratextuelle interlocutoire* est prépondérante dans les DD de certains romans mais pas dans tous et bien présente dans les récits autobiographiques, et dans le discours narratorial des romans intradiégétiques. Le taux d'indexicalité interlocutoire est nettement plus faible dans les entretiens-discussion (*Les Parleuses*) que dans les dialogues des romans : il ne s'agit pas du même type d'échange. *L'indexicalité intratextuelle* est présente dans les récits fictionnels et non fictionnels hétérodiégétiques (le *je* délocuté du récit homodiégétique basculant dans l'indexicalité extratextuelle), plus faible dans les DD des romans sauf dans *La Chartreuse*. *La non indexicalité* (le *on* d'universalité stricte ou empathique) varie fortement dans les romans selon le type de narrateur ; elle est nettement plus fréquente dans les genres non

[11] Faute de place, je ne discute ici que les résultats sur l'indexicalité interlocutoire et renvoie à la version longue sur le site de MODYCO (http ://www.modyco.fr) pour l'exposé des autres résultats.

fictionnels, réflexions, commentaires d'actualité, entretiens, dans la discussion des *Parleuses* mais aussi dans les DD de *La Chartreuse* et à un moindre degré dans le discours narratorial de *La Chartreuse.*

4.3.2 : l'indexicalité extratextuelle interlocutoire : c'est elle qui est le plus rigidement réglée par le contexte générique, et les résultats montrent que les usages interlocutifs du *on* sont très restreints par rapport aux descriptions de Moignet.

L'indexicalité extratextuelle interlocutoire du locuteur : Elle est très présente dans certains DD sauf ceux de *Moderato* et de *La Chartreuse*, mais aussi dans les récits autobiographiques et à un moindre degré dans les *Parleuses* et le discours narratorial homodiégétique.

– *Du locuteur ou de l'allocutaire non amplifiés* : Le remplacement de *je* ou du *tu* par *on* (1.1.1 et 1.1.10) est absent des DD et des entretiens : les usages hypocoristiques ne sont pas représentés dans ce corpus ; il n'existe que dans l'allocution narrateur/ narrataire des romans intradiégétiques : on vérifie ici la différence entre narrateur intradiégétique (avec adresse au lecteur : *La Chartreuse* et *ACN*) vs extradiégétique (*Moderato*, *Dix Heures),* où ces catégories sont inexistantes. Dans *La Chartreuse*, le *on* correspond à l'effacement du narrateur et à l'adresse indirecte au lecteur. Ce *on* se distingue de celui de l'indexicalité intratextuelle par les temps verbaux : présent et futur de l'interlocution vs temps du récit au passé. Dans le récit intra- et homodiégétique du *Ravissement*, le narrateur ne peut utiliser le *on* et s'exprime en *je*. Dans les articles de presse, l'auteur se désigne plus facilement par *je* ou par *nous* (à mettre en rapport avec le fait du non anonymat et du non fictionnel) ; par contre l'adresse au lecteur en *on* est pratiquée.

– *Du locuteur amplifié à l'allocutaire exclusivement* (1.1.2, 1.1.5) : Cette amplification (*moi+(to*i ou *vous)*) oppose de façon drastique l'interlocution du DD et celle du rapport narrateur/narrataire de la diégèse enchâssante dans le roman, qui ne l'autorise pas. Elle est absente des articles, sauf de *La Vie Matérielle*, qui garde la trace de l'interlocution des propos recueillis. Elle peut exister en tant qu'adresse au lecteur dans les articles commentaires d'actualité et commentaires d'œuvres (ex : « *On* connaît tous des gens qui se situent hors du commun, qui ont la prétention de se connaître eux-mêmes ») ; dans les commentaires d'oeuvres, l'auteur prend la place du spectateur ou du lecteur et s'adresse ainsi à lui par un *on* inclusif. Cette amplification est présente de façon très inégale dans les DD des romans. Sa quasi absence dans les dialogues de *La Chartreuse*, par opposition aux dialogues du *Barrage* ou de *l'ACN* peut être mise sur le compte du *type de socialité et de registre de langue ou de familiarité*, mais sans doute aussi *d'une évolution diachronique* : elle est présente dans les dialogues à relations familières (*Un Barrage, ACN, Dix Heures, Le Ravissement*) ; dans le DD de l'*ACN* on a une forte proportion de cette indexicalité (1.1.2 : toi+moi) lié au poids des dialogues entre l'enfant et l'amant, ainsi que dans le DD du *Ravissement*. Dans *Dix Heures* l'amplification à l'allocutaire est au pluriel : il s'agit du multilogue de Maria face aux deux autres personnages. Le degré de familiarité différencie aussi, sur ce type d'amplification, les entretiens asymétriques (*Outside*, 2 occurrences du fait de l'interviewer et non de l'interviewé) et la discussion à bâtons rompus des *Parleuses* (48 occurrences).

Le tableau 6 ci-dessous explicite l'opposition entre amplification du locuteur allocutive et délocutive. Dans l'oral représenté (DD du roman), l'interlocution allocutive s'exprime dans un *on* sans antécédents, surtout dans les dialogues.

+ITL+LOC+AMP	% temps	PC	PS	IMP	PRES	Fut	Cond	Nb tot	Pou-voir
+ALLOC/+EXCL	Passé=12,94	6,97	0,00	5,97	57,21	13,93	12,44	201	20,40
+ALLOC/-EXCL	Passé=6,60	2,83	0,00	3,77	50,00	31,13	8,49	106	6,60
-ALLOC	Passé=56,13	20,05	0,00	38,08	37,03	1,42	0,94	424	4,95

Tableau 6 – Temps morphologique et indexicalité interlocutoire du locuteur (à droite : % de on *sujet de* pouvoir*)*

L'amplification allocutive est corrélée à des emplois préférentiels du présent, impératif, ventif *aller*+vb, futur, conditionnel de suggestion (invite ou imaginaire). Ces traits sont partagés par l'amplification à l'allocutaire et à des tiers. Dans l'amplification du locuteur à un tiers exclusivement, interlocution délocutive, le *on* est introduit par un SN parataxique et le *nous* qui l'accompagne (« nous sommes des petits enfants maigres, mon frère et moi. On est battus ensemble »), ou par un SP (« On se voit encore assez souvent avec cet ami ») ; la répartition des temps s'inverse.

Amplification du locuteur exclusivement par anaphore (1.2.5 et 1.2.6 : *moi+lui* ou *moi+eux*) : cette catégorie peut recouvrir deux types de discours : i) d'un côté le *récit sur soi*, bien représenté dans le discours du narrateur homodiégétique (19% et absent dans l'hétérodiégétique), dans le récit évènementiel à la 1S du *Barrage* (77%), dans les récits évènementiels journalistiques autobiographiques (33,12% dans *la Vie Matérielle*, 57,5% dans *Outside*, 34% dans *Le Monde extérieur*) ; dans ce cas, les occurrences de *on* sont toujours précédées du *je* narratorial ou du *nous*. Les temps verbaux sont ceux du récit (PC, imparfait, présent de narration, absence du PS) ; ii) d'autre part le *discours du sujet en tant que membre du groupe* (moi+eux) souvent opposé à un autre groupe : ce dernier est présent dans le DD de certains romans où la configuration *nous/eux* (moi et ma famille face à l'environnement hostile) constitue une trame centrale (roman de formation du *Barrage*) ; dans les entretiens d'*Outside*, les réflexions de *la Vie Matérielle*, l'amplification anaphorique plurielle du locuteur, ne relève pas du récit, traduit la description du vécu en tant que membre du groupe (hommes/femmes, immigrés). Ici c'est le présent d'habitude, qui domine.

On voit là que le mode d'amplification allié à la sémantique des temps verbaux doit permettre de différencier des types d'énoncés signes de types de discours.

Conclusion

Quant à la méthode, le travail commun avec S. Bouquet a montré la complémentarité des deux démarches : systématicité de la description grammaticale, mais aussi apports de la confrontation aux textes pour l'enrichissement de cette description[12]. Quant aux résultats, la démarche de croisement des traits grammaticaux

[12] L'affectation d'une occurrence à un nœud de l'arborescence (catégorisation) obligeant le locuteur grammairien à une observation différentielle des critères portés par le contexte, le travail sur corpus

de *on* et des traits de genres s'avère particulièrement fructueuse pour ce qui est de l'indexicalité interlocutoire, dans la mesure où le genre définit des modalités précises de l'interlocution.

Hjelmslev disait que l'on ne peut « conclure inductivement de l'usage à la norme ; la latitude de variabilité est toujours moins grande dans l'usage que dans la norme et un usage donné ne constitue qu'une réalisation de certaines possibilités admises par la norme sans les épuiser ». Cela se vérifie dans notre cas, puisque les occurrences de *on* dans notre corpus sont loin de représenter l'ensemble de l'arborescence définie par S. Bouquet. On peut noter aussi que les genres seconds complexifient notablement la normativité interlocutive.

Concernant la notion de *genre*, ce travail montre que la valeur locale du morphème dépend des propriétés interlocutoires du texte dans son entier (on a vu comment le type de narrateur contraint les valeurs interlocutoires possibles du *on*) comme des propriétés interlocutoires plus locales des séquences textuelles comme des normes de socialité de l'univers représenté. Concernant les normes de socialité (cf. l'opposition interview vs discussion à bâtons rompus), les *variations diachroniques* à l'intérieur d'un genre en sont un indice : disparition de l'indexicalité interlocutoire de l'allocutaire en *on* dans le DD du roman contemporain, encore présente dans le DD de *La Chartreuse*. L'absence du *on* interlocutif (*moi+toi* ou *vous*) dans le DD de *La Chartreuse*, fort présent dans le DD des romans durassiens met en jeu des normes de socialité différentes.

Concernant l'oral, nous avons mis en évidence des répartitions très contrastées selon les genres oraux ; à l'intérieur de l'oral on est amené à distinguer les modalités de l'énonciation interlocutoire (interlocution allocutive vs interlocution délocutive). Il faut donc descendre bien en deçà de l'étiquette générique du texte global et de la séquence textuelle (DD…) et des « modalités d'énonciation » traditionnellement reconnues[13]. Il est probable que l'analyse topologique des valeurs de *on*, rafales, densité, enchaînements mettrait sur la voie d'une reconnaissance des types d'énoncés caractéristiques des types de discours à l'intérieur d'un même texte. Dans la lecture d'un article de presse par exemple, la construction du sous-genre non déclaré récit autobiographique se fait progressivement à l'intérieur d'un genre déjà donné, grâce à la récurrence temps/ personne, et l'héritage du *je* autobiographique favorisera l'affectation à *on* de la valeur +LOC/+AMP/-ALLOC, ce qui n'aura pas lieu dans un texte de réflexion générale ou de commentaire d'actualité.

Cette analyse du *on* devra donc être complétée selon plusieurs axes : Il serait utile de mener l'analyse sur corpus du *on* à l'intérieur du paradigme complet des pronoms personnels et non isolément, comme d'analyser les formes vicariantes du *on* non sujet. Cela permettrait d'explorer les rapports entre choix de la référence en *on* et

---

reconfigure, de façon plus riche que la connaissance métalinguistique du locuteur natif, l'élaboration d'hypothèses sur les corrélats suprasegmentaux des phénomènes grammaticaux et syntaxiques, dans la mesure où le sens du texte dans ses contraintes pragmatiques doit rester en ligne de mire. Cette démarche permet au linguiste de concevoir, à partir de l'observation du corpus des expérimentations d'exemples jouant sur des contraintes de portée plus ou moins locale.

[13] La notion de « modalité d'énonciation » ou « types de phrases » restant tout à fait insuffisante pour caractériser l'existence et le type d'une interlocution.

actantiation. La suite de l'analyse doit consister à préciser la relation entre les traits suprasegmentaux décrits et les propriétés syntaxiques de l'énoncé : types d'arguments et temps et types des verbes dont *on* est le sujet ou argument autre, étant entendu que la valeur sémantique des temps est elle-même fonction des traits suprasegmentaux. Grâce à une analyse syntaxique et lexicale précise des énoncés qualifiés par leurs traits suprasegmentaux on pourra élaborer des grammaires locales du *on*, qui permettraient d'articuler types d'énoncés, types de discours et traits de genres.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADAM, J.-M. & HEIDMAN, U. (2006) « Six propositions pour l'étude de la généricité », in R. Baroni & M. Macé (eds) : *Le savoir des genres*, La Licorne, PUR, vol. 79, pp. 21-34.

ATLANI F. (1984). « ON l'illusioniste » in *La langue au ras du texte*, 13-29. Presses universitaires de Lille.

BAKHTINE, M., 1984 [1952-53], *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.

BENVENISTE, E. (1966). « La nature des pronoms », in *Problèmes de linguistique générale I*, 251-257, Paris, Gallimard.

BLANCHE-BENVENISTE, C. (1990). *Le français parlé : études grammaticales*, Paris, CNRS.

BOUQUET, S., 2004. « Sémiotique grammaticale et sémantique des (genres de) jeux de langage : les pronoms personnels clitiques en français », *Langages*, 153, pp. 28-40.

FLUDERNICK, M. (1996). « Towards a « Natural » Narratology », Routledge, London, New-York.

FOREST, R., (2003). « Empathie linguistique et point de vue », *Cahiers de praxématique*, n°41, 85-104.

FOREST, R. (2003) *Critique de la raison linguistique*, Paris, L'Harmattan.

FRANÇOIS, J. (1984). « Analyse énonciative des équivalents allemands du pronom indéfini *on* », in G. Kleiber (éd), *Recherches linguistiques*, n° X, 37-73, université de Metz/Klincksieck.

GENETTE, G. (1983). *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil.

JAYEZ, J. & TOVENA, L. (2006), « Indéfinis et identification », in F. Corblin, S. Ferrando, L. Kupferman (dir.) *Indéfini et prédication*, 67-80, Paris, PUPS.

JOLY, A. (1987). *Essais de systématique énonciative*, PUL.

LEEMAN, D. (1991). « ON, thème », *Linguisticae Informationes*, XV/1, 101-113.

LEEMAN, D. (2002). « Je me moi, allomorphes ou différentes facettes de la première personne? « in D. Lagorgette et M. Lignereux, *Comme la lettre dit la vie*, *LINX*, n° spécial

MAINGUENEAU, D. (2000). « Instances frontières et angélisme narratif », *Langue française*, 128 ; pp. 74-95.

MALRIEU, D. (1997). « Reconnaissance de catégories discursives et repérages énonciatifs : l'exemple des hypothèses dans les textes scientifiques », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n°1, pp. 147-163.

MALRIEU, D. & RASTIER, F. (2001). « Genres et variations morphosyntaxiques », *T.A.L.*, vol. 42, n° 2, 547-577.

MALRIEU, D. 2004. Linguistique de corpus, genres textuels, temps et personnes, *Langages*, n° 153, 73-85.

MALRIEU, D. (2007) : « Quel balisage du roman contemporain ? », in Actes des Journées d'études internationales « Corpora et questionnements du littéraire », Paris X-Nanterre, 15 & 16 novembre 2005, n° spécial de LINX 2007.

MOIGNET, G. (1965). Le pronom personnel français : essai de psycho-systématique historique, Klincksieck.

MULLER, C. (1979). « Sur les emplois personnels du *on*, in *Langue française et linguistique quantitative*, Slatkine, p. 65-72.

RABATEL, A. (2001). « La valeur de « on » pronom indéfini/pronom personnel dans les perceptions représentées. « *L'Information grammaticale*, n° 88.

RASTIER, F. (2001). « Arts et sciences du texte « PUF.

SCHAPIRA, C. (2006). « *On* pronom indéfini », in F. Corblin, S. Ferrando & L. Kupferman (dir.) *Indéfini et prédication*, PUPS, 507-518.

SCHAEFFER, J.M. (2006). « Des genres discursifs aux genres littéraires : quelles catégorisations pour quels faits textuels ? « in R. Baroni & M. Macé (eds) : *Le savoir des genres*, La Licorne, PUR, vol. 79.

TAMBA I. (1989). « De la double énigme de *on* au concept de pronom et de personne linguistique en français et en japonais », *Sophia Linguistica*, 27, 5-23.

	+FICTION														
	Non DR								+DD					MI	MIN
	Hétérodiégétique							Homodiég	+dialogue			récit1S			
	extradiégétique				intradiégétique				+PRES			-PRES			
					Narr +effacé		Narr -effacé		familiarité+				non		
	Focalisat interne	non	non	oui	non	oui	oui	oui							
Catégorie	Index-icalité	Barrage	Moderato	Dix Heur	Char-treuse	ACN	Ravis 1	Raviss2	Dix Heur	Barrage	ACN	Barr réc 1S	Char-treuse	Char-treuse	Dix Heures
1.1.1	moi	2	0	0	2	7	0	0	0	0	0	0	1	0	0
1.1.10	toi	1	0	0	8	1	0	0	0	0	0	0	2	0	0
1.1.2	moi+toi	0	0	0	0	0	0	0	6	9	26	1	1	0	0
1.1.5	moi+vous	0	0	0	0	0	0	0	51	0	0	0	0	0	0
1.2.1.1	moi+toi+lui	0	0	0	0	0	0	0	0	32	1	0	0	0	0
1.2.2.1	moi+toi+eux	0	0	0	0	0	0	0	2	0	1	0	0	0	0
1.2.2.2	moi+toi+elles	0	0	0	0	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0
1.2.5.1	moi+lui	0	0	0	0	0	0	0	8	2	8	0	0	0	0
1.2.5.2	moi+elle	0	0	0	0	0	0	11	6	0	1	44	0	0	0
1.2.6.1	moi+eux	0	0	0	0	0	0	9	0	29	20	32	3	0	9
1.2.6.2	moi+elles	0	0	0	0	0	0	0	0	0	4	0	0	0	0
+IDX+EXT		2,4	0	0	10	8	0	19	75	73	61	77	8	0	9
+IDX-EXT		31	73	64	47	10	33	32	5	1	3	7	34	27	9
Total -IDX		65	27	36	43	82	67	35	14	26	27	16	59	71	82
Total on		121	37	59	481	116	46	57	63	215	171	73	146	56	22

Tableau 7 : répartition des types d'indexicalité dans les textes fictionnels (% en colonnes) (Non DR = non discours rapportés ; DD = discours direct).

		- Fiction							
		oral retranscrit			articles -DR				
		DD			récit		réflexions	comment actualité	comment œuvre
					autobiogr	Hétérodiég			
					Vie matérielle				
% en colonne		Interview	discussion	propos rec	Outside				
Catégorie	Indexicalité	Outside entretiens	Parleuses	Outside	Monde ext	Outside	Vie matérielle	Monde extérieur	
1.1.1	moi	0,0	0,2	0,0	0,7	0,0	0,0	1,0	0,0
1.1.10	toi	0,7	0,0	1,3	0,0	2,0	0,0	1,0	0,0
1.1.2	moi+toi	0,7	8,7	1,3	0,0	1,4	0,5	0,0	16,7
1.1.5	moi+vous	0,3	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	3,4	0,0
1.2.1.1	moi+toi+lui	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0
1.2.2.1	moi+toi+eux	0,0	2,2	0,0	0,0	3,4	0,0	0,0	3,7
1.2.2.2	moi+toi+elles	0,0	4,0	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0
1.2.4	moi+vous+eux	0,0	0,0	0,0	0,0	2,0	5,2	0,0	0,0
1.2.5.1	moi+lui	1,4	4,9	12,5	23,8	0,0	0,5	1,5	0,0
1.2.5.2	moi+elle	2,0	0,0	1,3	0,0	0,0	0,0	0,0	0,0
1.2.6.1	moi+eux	9,8	3,4	0,0	25,9	2,7	8,8	2,4	0,0
1.2.6.2	moi+elles	0,0	0,4	0,0	0,0	0,0	2,6	0,0	0,0
Tot+IDX+EXT		14,9	23,7	16,3	50,3	11,5	17,6	9,3	20,4
Tot +IDX-EXT		12,2	8,70	12,5	4,90	34,5	10,9	15,6	20,4
Total -IDX		73	67,6	71,2	44,8	54	71,5	75,1	59,3
Total on		296	573	80	145	152	193	205	65

Tableau 8 : répartition des types d'indexicalité dans les textes non fictionnels (% en colonnes)